

## Moebius

### J'ai le regret de vous informer

Jean-Philippe Dupuis

---

Le travail

Numéro 94, été 2002

URI : [id.erudit.org/iderudit/14528ac](https://id.erudit.org/iderudit/14528ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)  
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Dupuis, J. (2002). J'ai le regret de vous informer. *Moebius*, (94), 29-34.

---

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

JEAN-PHILIPPE DUPUIS

*j'ai le regret de vous informer*

revu hier le début d'une nuit  
retour chez soi sous la terre encore gelée  
les doigts de lumière achevaient de brûler mes yeux  
déjà rougis par le manque d'air

dans le wagon près de la porte  
le pied par mégarde déposé  
dans une flaque de vomissures brunes  
où gisent des frites intactes

une enveloppe décachetée au fond de la poche  
la rumeur blanche remise  
par une main sans chaleur  
sous les néons d'un ancien garage

*«j'ai le regret de vous informer...»*  
ont suivi les mots de réconfort  
d'un collègue détesté de plusieurs  
devenu au fil des ans presque un ami  
la main sur l'épaule, le sourire en coin  
cette assurance recouverte d'ancienneté  
bahut attachant sous une housse syndicale

dernière vision de cette usine à images  
le mouvement pauvre  
l'adieu d'une languette de papier  
qui pend des cercles concentriques  
au plafond de l'ascenseur

les bouches croûtées de poussière  
soufflent sur nos nuques  
un fluide vicié de vieux pets  
tout est sale et puis ces filles  
entrent colorées de joie  
une gomme rose entre leurs dents  
d'où s'échappent un rire, une voix niaise  
ce wagon comme une arrière-scène  
elles patientent, ricaneuses  
avant de défiler sur les prochains quais

le duvet des nuques, les beaux regards  
elles sont belles et fragiles pourtant  
la lumière douce des iris en témoigne  
bleu de montagne, à l'aube  
des larmes de verre, la rive d'un lac  
m'y retrouver à genoux  
dans les joncs noirs, obliques

des garçons adultes entrent à leur tour  
le crâne enduit de gel combustible  
que la sueur juvénile fait couler  
jusque dans les sourcils  
ils se positionnent entre elles et moi  
adoptent des poses pour séduire  
surveillent leur apparence réfléchie  
et pour mieux être entendus  
haussent le ton d'un naturel un peu faux

craquer du pouce une allumette  
nous faire sauter, des torches vivantes  
tant la haine est tangible  
figée entre nous par le sucre  
des parfums collants

et déjà je n'y suis plus  
qu'une main de passage  
la rampe noire, les contremarches  
qu'une lettre repliée

j'ai pensé à cet homme assis  
à mon côté penché sur son livre  
la même phrase recommencée  
tout le long du trajet

